



Le Conte Vénitien de M^{me} Nubar-Pacha¹

Dans le cadre de l'Exposition Universelle de 1867, la mission que le prince Napoléon (cousin de l'empereur) avait confié à Charles Edmond Chojecki², – avec l'égyptologue *Auguste Mariette*, d'organiser, en tant que commissaire vice-royal, un *Parc Egyptien* devant révéler au public parisien les trésors hiératiques du pays des pharaons, valut à celui-ci un deuxième séjour au Caire, en janvier-février 1866, cette fois-ci de façon très officielle : en effet, il sera reçu par le président de la commission, *Nubar-Pacha*. Arménien de haute lignée, francophone éduqué chez les jésuites, également futur premier ministre d'Égypte³, Nubar-Pacha l'hébergera dans sa résidence personnelle⁴. Pour Charles Edmond, une telle expérience se traduira par une amitié indéfectible avec ses gracieux hôtes, et notamment M^{me} *F. Nubar-Pacha*, si charmante et attentionnée, comme en témoigne sa correspondance avec sa femme durant cette période.

Pourquoi, en décembre 1874, Charles Edmond écrira à M^{me} Nubar-Pacha, huit ans après son premier séjour chez elle au Caire, et quatre ans après le dîner avec son mari à Bellevue ? La réponse s'impose : il revient d'un voyage de cinq semaines en Italie (août-septembre 1874), en compagnie de *Renan*, *Schérer* et *Hébrard*, avec pour ultime destination Venise, pour une semaine pleine. Abasourdi et saturé par tant de beauté difficilement assimilable à travers un parcours chargé, sinon incompatible avec les fatigues du voyage, depuis sa chambre d'hôtel infestée de moustiques, le dénommé « *Gargantua d'art* » n'aura de pensées que pour deux amies : Sand, eût égard à *Consuelo*, dont il s'était fait un devoir de relire les chapitres sur les lieux mêmes du roman, et... M^{me} Nubar-Pacha, qui avait dû lui parler de son expérience de Venise. Il est donc naturel qu'à cette occasion, il pensât à faire un cadeau, – certes symbolique et sans prétention, à sa tendre amie du Caire. Mais quel présent pouvoir lui offrir ? On n'offre pas de bijoux ni de choses précieuses à une femme mariée, de surcroît celle d'un haut fonctionnaire égyptien ! Alors que faire pour lui témoigner son affection, et de la plus seyante façon ? Ce n'était pas l'affaire d'une quelconque boîte à bijoux, que l'on trouve partout dans les boutiques vénitiennes, s'agissant même de la plus finement ouvragée, qui pouvait exprimer son sentiment. La valeur de l'objet ne comptait pas. Il fallait trouver une chose de plus haute valeur pour lui donner sa signification et son contenu.

L'ingénieux Charles Edmond conçut alors qu'un tel hommage pourrait prendre la forme d'un *conte fantastique*, accompagnant la jolie boîte, avec pour décor une évocation d'hiératique arménienne. Dans tous les royaumes du monde, un conte inédit et spirituel n'était-il pas la plus belle offrande qui puisse être fait à une reine ? La boîte vide, mais ointe d'un mystère antique, même sous forme de fable, ne pouvait qu'en prendre toute sa valeur !

Voici donc la lettre, très inhabituelle par sa longueur et d'un genre tout à fait unique, que Charles Edmond écrivit à M^{me} Nubar-Pacha, pour accompagner son geste :

**Charles Edmond Chojecki à M^{me} Nubar-Pacha,
Paris, le 10 décembre 1874**

Madame,

Combien je regrette de ne pas m'être trouvé à Venise, en même temps que vous⁵. Je me serais permis de vous proposer une excursion dans une des parties perdues et mystérieuses de la reine de l'Adriatique. La course eût valu et au-delà deux heures de gondole⁶.

Lors d'une de mes flâneries du côté de la lagune de Murano, et au fond du petit canal Barbarigo, le hasard m'a fait découvrir un sombre palazzino, à moitié détruit et d'un aspect étrange.

Si érudits que soient les gondoliers de Venise, le mien ne sut m'offrir que des renseignements fors troubles sur la bizarre construction devant laquelle je l'avais prié de s'arrêter un instant.

« C'est la plus antique maison de la ville, m'a-t-il dit ; tout ce qu'on en peut affirmer, c'est qu'elle date au moins de la fondation de Venise, et que depuis ce temps, elle n'a jamais cessé d'appartenir à des Arméniens. Aujourd'hui encore, elle est habitée par un vieillard de cette nation.

— Peut-on y pénétrer ? demandai-je,

— Pourquoi pas ? à Venise, on pénètre partout.

Ma curiosité fut vivement surexcitée. Un coup de rame me fit débarquer au seuil de la maison. Je frappai à la porte, et attendis.

Personne !...

Mon gondolier qui, pour se mettre à l'ombre s'était abrité sous un balcon de la rive opposée, m'encouragea du geste à renouveler ma tentative. A la troisième fois, je finis par réussir.

La porte s'entr'ouvrit.

A travers l'entre-baillement, j'aperçus une barbe blanche dont le torrent neigeux se bifurquait à la poitrine de son porteur, pour expirer ensuite en deux longues pointes. Au-dessus d'un nez à courbure de bec d'aigle, une paire d'yeux noirs, profonds, perdus sous des touffes de sourcils blancs, me fixaient avec un éclat qui me forçait à baisser les miens.

— Que venez-vous demander ? fit le vieillard.

— La faveur de visiter cette curieuse habitation, répondis-je d'une voix que j'essayais de rendre aussi harmonieuse que celle de la flûte enchantée.

Il réfléchit, me dévisagea quelques instants. Mon attitude d'humble suppliant lui plut sans doute. La porte s'entr'ouvrit et je pénétrai.

« Je ne reçois ni Vénitiens, ni étrangers ; personne ! — poursuivit d'un air rogne le patriarche ; — heureusement pour vous, c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance, le seul jour où, depuis plusieurs siècles, j'ai l'habitude de faire bon accueil aux fils des humains. Entrez et asseyez-vous ! ajouta-t-il eu poussant vers moi un escabeau d'ébène, finement incrusté d'ivoire.

--- Chénoragalèm metza vès⁷, [*« je vous en suis extrêmement reconnaissant »*] répondis-je, avec un profond salut.

Ah ! vous êtes Arménien ? demanda mon hôte.

— Je n'ai pas cet honneur ; mais grâce à l'étude obstinée de votre belle langue, je la parle avec une élégance et une distinction dont vous me donnerez des nouvelles.

A ces mots, la glace soudain se rompit et la conversation s'engagea entre nous sur une foule de sujets, tels que l'histoire, la philosophie, la pisciculture et les commérages de l'école préhistorique.

Les questions se succédaient rapidement aux réponses, les récits aux interruptions. Parfois, nous éprouvions quelque peine à nous comprendre. Lui parlait le pur dialecte arménien, celui de l'arche de Noé ; moi je m'exprimais en idiome de la tour de Babel où, toutes les langues ayant été représentées, l'arménienne aussi avait eu une large part. Seulement, sa parole, à lui, était brève, concise, tacitienne⁸, tandis que j'ouvrais, moi, des écluses à un langage fleuri, poétique, émaillé, de temps à autre, de quelques joyeux calembours.

Je l'aurais volontiers comparé au Michel-Ange de la parole ; j'en étais tout modestement le Raphaël.

De longues heures s'écoulèrent à notre ravissement réciproque. Vint le moment de la séparation.

Des deux côtés, elle fut également pénible.

Je dus promettre de revenir le lendemain.

La promesse ne me coûtait rien à donner ; je me sentais même trop heureux de pouvoir la tenir.

Je revins, en effet et je le fis quotidiennement pendant tout mon séjour à Venise. Le vieillard finit par prendre en moi une telle confiance, qu'après m'avoir prodigué les trésors de son esprit, il se décida à m'ouvrir ceux de ses collections. Car c'était un collectionneur.

Les merveilles, entassées dans une série de caves voûtées de sa maison, dépassaient tout inventaire. Un fouillis d'objets précieux de toute sorte, et dont l'origine, pour la plupart, se perdait dans la nuit des temps. Il y avait là de quoi défrayer pendant des mois, des années peut-être, les ventes publiques de Paris et de Londres.

Je fus ébloui.

Mon hôte jouissait malicieusement de ma stupéfaction.

Il était convaincu que mon ignorance, en fait de l'origine, de la nature, de la valeur des

objets qui composaient son trésor, était pour beaucoup dans mes ébahissements. Il revêtit un air de protection magistrale, m'engagea à ne pas me troubler et promit d'éclairer de ses lumières, les épaisses ténèbres de mon crétinisme.

A mon tour, je lui ménageais une forte surprise. A antiquaire, antiquaire et demi. Le vieux savant allait se heurter, en ma personne, à un archéologue de la force de cent gondoliers. Nous nous précipitâmes à la besogne. Mais à peine avait-il pris le temps de me présenter un objet, que déjà, avec une volubilité vertigineuse, j'en avais indiqué la date, la provenance, le nom et l'âge du fabricant, ceux du premier propriétaire et de son épouse, descendant ainsi jusqu'aux plus menus détails. De loin, et à première vue, je déchiffrais les palimpsestes⁹, je scandais d'une voix tonitruante les incunables¹⁰, je lisais à rouleau ouvert les papyrus, je dévoilais avec une grâce exquise les mystères des hiéroglyphes.

Mon hôte restait pétrifié.

La douche des notions scientifiques que je laissais pleuvoir sur son crâne, semblait avoir paralysé toutes ses facultés. L'étonnement, et bien plus encore l'humiliation de s'être frotté à quelqu'un de cette force, torturaient visiblement son âme. Par un effort surhumain, il réussit à dompter son émotion, et, faisant appel à toute son énergie, il résolut d'engager une lutte à outrance et dans des conditions féroces.

— Jusqu'ici, dit-il, nous nous sommes amusés à des bagatelles ; le premier collégien venu en eût fait autant, voire même davantage ; mais du moment que vous vous donnez des airs d'un joueur d'élite, nous allons passer à un jeu plus sérieux. Je crains toutefois que du premier coup, je ne vous pousse une abominable colle.

L'élégance raffinée de cette dernière expression m'intimida, je l'avoue.

Pour toute réponse, je retroussai les crocs de mes moustaches, et soulevant de mon parapluie comme d'une rapière¹¹, la basque¹² de ma redingote, je m'écriai :

— C'est ce que nous verrons, vieillard ténébreux et grognon.

— Suivez-moi, alors ! répondit l'antiquaire.

Je le suivis.

Nous nous enfonçâmes dans un couloir obscur. Une porte de fer arrêta nos pas.

J'entendis un infernal grincement de clef dans la serrure.

Le battant roula sur ses gonds, et nous nous insinuâmes dans une pièce voûtée et éclairée par des lentilles de verre, comme on en voit dans les bains d'Orient.

L'éclat des richesses, accumulées dans ce réduit, me força à fermer les paupières.

J'en profitai pour armer mon nez d'une paire de lunettes bleues, que j'ai toujours l'habitude de porter sur moi, dans les pays à soleil. Muni de cet engin, je me sentis en pleine possession de mes facultés.

De hautes vitrines en ébène, serrées l'une contre l'autre, laissaient voir, à travers des carreaux en cristal de roche, des merveilles sans nombre, somptueux et vénérables vestiges des civilisations éteintes.

Mon compagnon triomphait de mon extase.

— A mon tour maintenant ! fit-il, en brandissant une baguette d'ivoire. Vous voici, si je ne m'abuse, en pays tout à fait inconnu, et je parie ma barbe, plusieurs fois séculaire, que vous vous arrêterez court devant le premier objet venu de cette collection. Celui-ci par exemple !... Commençons par ce que je possède de plus précieux !

Je suivis du regard la baguette qui se fixa sur un point de la vitrine. Effleurant alors d'un coup d'œil d'aigle l'objet indiqué, je ripostai sans hésiter :

— Cela!... ce sont les bretelles du patriarche Noé, brodées par sa bru, l'épouse de son troisième fils, Japhet.

Le vieillard demeura interdit. Dès le début du jeu, j'avais amené le mille. Ma définition était irréprochable.

— Et ceci? continua-t-il, élevant sa baguette vers un rayon supérieur.

— Le revolver du roi Tigrane V¹³, célèbre par ses guerres contre les Parthes. »

Un tremblement nerveux commençait à agiter les membres de l'antiquaire.

— Passons à cette autre relique, balbutia-t-il, la reconnaissez-vous ?...

--- Parfaitement ; un faux-col du chroniqueur Moïse de Korène¹⁴.

--- All right ! What an extraordinary fellow !...

Son émotion le faisait tout à coup parler anglais. Sur ce, il tira d'un album une photographie.

--- Elle est faite sur nature ; pourriez-vous me nommer la personne qui a posé pour cette image ?...

--- Mithridate¹⁵, roi de Pont¹⁶.

L'antiquaire fit un bond de jaguar et frappa de ses deux poings sur la porte de fer. Celle-ci résonna comme un immense gong.

Roi de Pont !... hurla-t-il ; quel Pont ?... Le Pont des Soupirs ou bien le Pont-Neuf, avec Henri IV dessus ?...

Evidemment, il commençait à battre la campagne.

Je gardais un calme marmoréen.

— Le Pont, répondis-je d'une haleine, vaste pays, capitale Sinope, borné par la Petite-Arménie, la Colchide, la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie et la ville libre d'Héraclée Ponique.

Le vieillard s'affaissait sous l'ouragan de ces notions géographiques.

— De plus fort en plus fort, comme chez Nicolle ! murmurait-il d'une voix entrecoupée de sanglots ; serais-je vaincu ?... aurais-je enfin trouvé mon maître?... Oh!... pas encore! pas encore!... Son œil hagard plongeait dans le vide, ses jambes flageolaient, ses bras cherchaient un appui.

Je m'approchai pour le soutenir.

D'un geste, il me cloua sur place.

« Laissez-moi, dit-il, jeune et savant étranger ! Partez ! esbignez-vous¹⁷ dare-dare! J'ai besoin d'être seul. Votre science sans pareille m'a aplati, épaté, écrabouillé, pour me servir du langage de l'Académie française. Quelques heures de repos me sont indispensables. Mais revenez demain. J'aurai à vous infiltrer une communication grave. Ma destinée et la vôtre sans doute en dépendent. Maintenant, filez !... »

Je ne me le suis pas fait répéter.

Peu après, mon gondolier me ramenait à l'hôtel Danieli, où, entre parenthèses, m'attendaient une détestable chambre au troisième étage, des nuées de moustiques et une table d'hôte du plus mauvais aloi. J'ai appris depuis que, pour être bien traité à cette affreuse auberge, il fallait être une grande dame du Caire. Or, à mon vif regret, je n'étais, — ainsi qu'il vient d'être démontré, — que le premier archéologue de Bellevue.

Le lendemain, je fus exact au rendez-vous. La porte d'entrée était à moitié ouverte. Le vieillard m'attendait.

L'éclat habituel de son regard était singulièrement amorti. Une douce mélancolie envahissait ses traits.

Il me fit signe de prendre place à ses côtés. Je m'assis.

Tous deux, nous étions troublés. Personne n'osait le premier rompre le silence.

Je sentais qu'il devait m'arriver quelque chose d'énorme.

Nous fûmes assez longtemps à nous contempler dans le blanc des yeux, en hochant la tête, avec la régularité d'un balancier de pendule.

L'utilité de ce dodelinement réciproque ne me paraissant, pas suffisamment justifiée, j'ouvris la bouche pour entamer l'entretien.

Mon hôte me saisit le bras, et avant que j'eusse eu le temps d'articuler des sons, il s'exprima ainsi :

— Jeune et pénétrant archéologue de Bellevue! La terre a peut-être des limites ; le reste de l'univers en a à coup sûr, mais votre science n'en connaît point. A vous seul, vous damez le pion à tous les savants du monde. Le passé et le présent, n'ont pas de mystères pour vous. Telle est, du moins ma conviction !...

— Et, la mienne aussi ! répondis-je ; avec un adorable sourire de modestie.

— Pourtant, continua-t-il, je ne suis pas encore certain que vous soyez capable de résoudre tous les problèmes sans exception, ainsi que vous avez résolu ceux que je vous ai posés jusqu'ici !...

— Et d'où vous vient ce doute ? vieillard soupçonneux, quoique cacochyme¹⁸.

— Patienza !... vous allez subir la dernière épreuve. Elle sera décisive. Écoutez-moi bien ! Il se joue entre nous une partie suprême. Si vous parvenez à, déchiffrer l'énigme que je compte vous proposer, je vous institue légataire universel de tous mes trésors. Au cas contraire, je me payerai le plaisir de vous faire expirer dans des tortures raffinées, et qui, jusqu'ici, n'ont encore été étrennées par personne !... »

Je fis un soubresaut.

« Ne craignez pas, poursuivit-il, d'être pris à brûle-pourpoint. Je vous accorde une année de méditation. Dans un an, le même jour, à la même heure, vous vous présenterez à mon domicile. Supplice ou héritage, telle sera la conséquence de votre prochaine visite. Acceptez-vous ?...

— Permettez !... Permettez !...

— Ah ! vous cannez, mon gaillard ?

— Moi ?... Eh bien ! non ! j'accepte. Topez là !

— C'est entendu ! Examinez maintenant l'objet que voici.

Il me tendit une boîte assez ordinaire ; un petit coffret fort simple, insignifiant, comme on en faisait beaucoup jadis, et comme on en fabrique encore aujourd'hui. J'allais prendre la parole pour lui débiter la provenance, la destination et la chronique de la boîte.

Il m'imposa silence.

— Un instant ! dit-il ; l'énigme ne consiste pas dans le coffret, mais dans l'histoire qui s'y rattache. C'est moi qui vais vous la raconter. Elle est fort ancienne. Une longue série de mes aïeux ont passé leur vie à en chercher le dernier mot. Moi-même, j'ai inutilement usé mon existence à le découvrir. A votre tour, maintenant, puisque vous ne reculez devant aucune difficulté. Mais ne perdez pas de vue les conditions stipulées entre nous. Quant à moi, de crainte que ma mémoire ne me fasse défaut, je suivrai de près le manuscrit qui consigne les faits.

Il mit ses lunettes et déploya un vénérable parchemin.

Je jetai, par-dessus son épaule, un coup d'œil sur le manuscrit, et distinguai le titre suivant, griffonné en caractères archaïques arméniens :

L'Histoire de la Princesse.

— Le morceau, dis-je, me semble un peu longuet ; je crains qu'il ne soit dur à avaler.

— Qu'à cela ne tienne, répondit le vieux collectionneur; je consens à ne pas abuser de vos moments. Au lieu de vous donner intégralement lecture du grimoire, vous allez apprendre en deux mots de quoi il retourne.

Je lui adressai une risette de satisfaction ; mon hôte continua en ces termes :

— Il y a de cela un temps immémorial que près d'Erivan, à l'endroit même où le voyageur aperçoit aujourd'hui à peine les ruines du célèbre couvent d'Edchmiadzin, s'élevait un superbe palais habité par le prince Kechian, fils d'Amasia, petit-fils de Schavarsch II, arrière-petit-fils de...

— Connus, m'écriai-je ; assez comme ça de généalogie!... Arrivons au fait !

— Nous y sommes, en plein. Le prince, grand seigneur accompli, était doué d'une spécialité fort rare : il adorait passionnément la princesse, son épouse. Elle le méritait d'ailleurs à tous égards. Tandis que les autres princes de la Grande et de la Petite-Arménie cherchaient leur plaisir dans la guerre, la chasse ou la domination sur leurs sujets et sujettes, le prince Koghian ne se croyait heureux que lorsqu'il réussissait, par une aimable attention, une heureuse pensée, une tendre surprise, d'amener le sourire sur la bouche de la princesse.

Il ne pensait, il ne rêvait qu'à cela.

Un jour que son imagination se trouvait à bout, et qu'il voyait la princesse un peu mélancolique, il lui proposa pour ta distraire de formuler elle-même un vœu, un désir, une fantaisie au besoin. Fût-ce une étoile du ciel, l'amour du prince était si profond que le souhait de la princesse n'en serait que plus promptement réalisé.

La princesse sourit — ce qui était déjà bon signe et demanda à réfléchir.

Une idée malicieuse venait de poindre dans son esprit.

Les femmes, quand elles sont parfaites, en ont souvent.

La princesse se promit de mettre son époux dans l'embarras.

Le soir même, elle fit venir en cachette un vieil ermite qui passait dans le pays pour être un peu sorcier, et lui demanda conseil. Celui-ci, comblé de tout temps des bienfaits de la princesse, n'avait rien à lui refuser. Il s'engagea à remplir le lendemain matin ses ordres.

En effet, il se présenta dès l'aurore.

Il tenait soigneusement enveloppée une petite boîte, assez ordinaire — la même que vous voyez — et l'offrit à la princesse en disant :

« Au premier aspect, le coffret que voici semble être indigne de Votre Sublime Grâce ; mais les apparences sont souvent trompeuses. Le magicien qui l'a fabriqué lui a communiqué une puissance mystérieuse et étrange. Demandez au prince de le remplir d'objets les plus rares, de bijoux les plus précieux. La boîte, une fois remplie, aura l'air de contenir des richesses, mais à la condition que le couvercle soit levé, et aussi longtemps qu'il le sera. Du moment que vous l'aurez fermé, quelle que soit la valeur des bijoux, elle n'atteindra jamais celle de la boîte vide, telle que je vous la présente. Essayez pour voir ; le prince sera le premier à reconnaître la vertu magique du coffret. »

La princesse se laissa persuader.

Le jour même, elle montra la boîte ouverte à son époux, et se plaignit qu'il n'y avait rien dedans. Le prince, ravi de l'occasion, jura qu'avant la fin de la journée, il y déposerait un trésor. Il avait heureusement appris, dans la matinée, que des marchands hindous venaient de débarquer, apportant les plus belles perles qu'on eût jamais pochées à Ceylan. Il en parla sur-le-champ à la princesse. Celle-ci répondit que les perles, fussent-elles grosses comme des oranges, n'auraient jamais à ses yeux, ni même à ceux du prince, la valeur de la misérable boîte.

Le prince ne comprit rien à la plaisanterie.

Il s'éclipsa, et revint bientôt chargé de plusieurs poignées de perles, d'une dimension et d'un éclat merveilleux.

Il les laissa couler dans la boîte.

La princesse fit tomber le couvercle.

— Eh bien ! lui dit-elle, croyez-vous encore que je puisse mieux aimer le dedans que le dehors du coffret ?

Le prince jeta un coup d'œil sur le couvercle et s'inclina en silence.

Il n'y avait rien à objecter. La princesse était dans le vrai.

Les perles furent mises à l'écart.

Le prince, de son côté, désireux de garnir magnifiquement le coffret, expédia des courtiers habiles, à la recherche de rubis en Ophir, de diamants au Himalaya, de turquoises en Sibérie, d'émeraudes à Samarcande, de saphirs à Bactriane. Ils revinrent courbés sous le poids des

pierreries, mais aussitôt qu'on avait rempli la boîte et que le couvercle fût fermé, le prince aussi bien que la princesse avouaient qu'ils éprouvaient plus de plaisir à contempler l'extérieur que le contenu du bizarre coffret.

Ils vécurent ainsi de très longues années, et le prince n'a réussi à prouver qu'une chose, savoir qu'il était le modèle des maris, — modèle comme depuis il ne s'en est produit de pareil, qu'une seule fois à de longs siècles d'intervalle, non plus à Edchmiadzin, mais dans une ville située au bord du Nil.

L'histoire est terminée, ajouta le vieil antiquaire ; il s'agit maintenant de découvrir en quoi consistait le secret de la mystérieuse boîte. Des générations entières de savants, de philosophes et de sorciers y ont perdu leur science. Apparamment, c'étaient des imbéciles. Moi-même, j'ai usé ma vie à méditer sur l'énigme. En vain ! A vous de la débrouiller ! Voici le coffret ; emportez-le ! L'année prochaine, le 5 septembre, à dix heures et quart du matin, je vous attends, ici, de pied ferme. N'oubliez pas l'article final de votre traité : il est irrévocable. Adieu jeune archéologue. Adieu !

— Au revoir, vieillard insidieux, répondis-je, et à l'année prochaine !

J'ai emporté la boîte, Madame ; je la garde constamment devant les yeux, je médite sur elle, je me perds en conjectures.

Mes efforts n'aboutissent point. L'année prochaine, fidèle à ma parole, je me présenterai chez le vieux collectionneur, et je pressens qu'il me faudra expirer dans les supplices.

Cette perspective trouble parfois ma future veuve. J'ai pensé, Madame, que, connaissant à fond les légendes de votre pays, vous ne me refuseriez peut-être pas de me venir en aide. En dehors de votre gracieuse intervention, je ne vois point de salut. Aussi, je prends la liberté de vous envoyer la petite boîte, et vous conjure de vouloir bien arrêter un instant sur elle vos regards. Le premier, à coup sûr, me vaudra ma délivrance.

Il me reste à vous demander pardon de ma trop longue missive. Je n'ai eu qu'une seule raison de la risquer, et cette raison est fort simple. Si j'étais boulanger, je déposerais à vos pieds un pain de ma boulangerie. Ecrivain romanesque par état, je me suis permis d'imaginer à votre intention, le présent conte.

La boîte le suivra de près.

En attendant, veuillez, Madame, comme on dit dans les anciens fabliaux, excuser les fautes de l'auteur, et agréer l'expression de mon profond, respectueux et inaltérable dévouement.

Charles EDMOND



Ainsi Charles Edmond avait charmé la destinataire de sa lettre. Il s'excuse même de ne pas avoir pu pouvoir lui offrir quelque chose de meilleur, comme un simple pain de boulanger. Seul le premier regard que M^{me} Nubar-Pacha portera sur la boîte suffira à le délivrer du terrible pacte contracté avec le vieillard de Murano ! A la lecture de ce conte, celle-ci ne pourra jamais regarder cette boîte comme un objet ordinaire : Charles Edmond y aura inclut un trésor qui ne peut être admiré que seulement le couvercle rabattu. Et ce trésor, c'est son amitié, qui vaut encore plus que des perles « *grosses comme des oranges* », et qui de toute façon ne tiendrait pas dans le plus élaboré des coffrets.

Nous sommes maintenant extrêmement curieux de savoir comment M^{me} Nubar-Pacha aura reçu cette lettre, disons, ce conte fantastique... Alors voici sa réponse¹⁹

**M^{me} Nubar-Pacha à Charles Edmond Chojecki,
Le Caire, 10 janvier 1875 ⁽²⁰⁾**

Mon cher Charles Edmond

Quelle agréable surprise vous m'avez faite en écrivant pour moi ce petit chef d'œuvre tout palpitant d'intérêt ; un vrai chef d'œuvre : il est charmant, vous ne sauriez croire comme j'ai été touchée en le recevant. J'ai été bien attrapée, je le lisais tout le temps avec émotion croyant que c'était vrai ; d'ailleurs je ne suis pas la seule ; cela a causé le même effet sur tous ceux qui l'ont lu, même son excellence Tigrane bey, premier secrétaire du ministère des affaires étrangères et chef du bureau européen, qui, malgré ses hautes fonctions et son flegme anglais, s'est laissé toucher au vif par votre récit charmant et de sentir se réveiller en lui ses instincts d'antiquaire ; déjà il se préparait à me faire son cours et voyait en imagination son musée s'enrichir des faux cols de Moïse de Khorène²¹, des bretelles du patriarche Noé et des revolvers de Tigrane V²². Jugez donc de son désappointement arrivé à la fin, il s'est laissé tomber sur ma chaise en s'écriant « ce n'est donc qu'un roman » !

Je vais prendre une copie de votre lettre pour l'envoyer au Pacha, car bien entendu je garde soigneusement l'original pour moi ; il se trouve en ce moment ci dans la Haute Egypte, visitant les ruines avec Mariette bey. Son premier voyage, après 32 ans de séjour en Egypte. Aussi d'après les nouvelles que je reçois de lui il paraît être très content.

Pourquoi n'êtes-vous pas venus cette année, vous pourriez partir avec lui (...) et madame serait restée avec nous ; comme nous aurions été heureuses ! C'est vraiment méchant ! je vous pardonne car vous m'avez fait bien plaisir ; encore une ou deux lettres dans ce genre, cela ferait un bijou de volumes ; une bonne et heureuse année pour vous, pour madame, pour Marie et pour toute votre famille.

F. NUBAR



Voici la conclusion de tout ceci : « C'est un conte, pourrait-on dire créé sur mesure, en vue d'immortaliser la gratitude de Charles Edmond, de figer dans l'esprit de ses hôtes une amitié qui devra désormais accepter la distance des continents. Comme une parabole, il ne faudrait pas songer à en tirer quelque raison, mais plutôt apprécier son esprit, sa curieuse facétie. »

A notre sens, celle-ci s'applique toujours, mais avec le recul nous pouvons développer ici, reformulant ce qui a été dit plus haut, que la solution de l'énigme est bien que la « magie » de la boîte vide s'explique par l'esprit qui l'enrobe, c'est à dire concevoir ce qu'on pourrait appeler sans équivoque un tour de magie, dont la destinataire aura été comme charmée, à son insu.

De toutes les œuvres de Charles Edmond Chojecki, il n'en existe pas de plus spirituelle et sans doute, de plus magnifique, bien que tenant en quelques pages. Il faut une délicatesse extrême pour l'intention affectueuse, laquelle ne peut être contenue dans aucun objet, mais que ledit objet peut, à la simple vue, rappeler dans son entier.

Madame Nubar-Pacha aura-t-elle vraiment compris le fin mot de l'énigme ? Sa réponse n'en indique rien ; elle évoque plutôt un bon tour, la gratification d'un conte charmant. C'est donc le conte qui est pour elle l'offrande, et non l'objet de Venise. Mais à réception de la boîte, que celle-ci précédât ou suivît sa réponse, elle dut immédiatement comprendre tout le sens du cadeau qui lui était fait et de son énigme. Elle n'avait pas besoin de soulever le couvercle pour en découvrir et apprécier le contenu, c'est à dire *toutes les richesses du monde*, que le vieillard de Murano avait léguées à Charles Edmond, et que celui-ci lui offrait donc, puisque son premier regard suffisait à lui seul résoudre le secret de la boîte.



¹ Extrait, avec adaptation pour la lecture, de « Charles Edmond Chojecki, patriote polonais, explorateur, soldat, poète, dramaturge, romancier, journaliste, bibliothécaire... », par E. Desurvire, Edition Lulu.com, 2012, Tome IV, pp.186-196, © E.Desurvire, 2012

² Prononcer : « R'ho-yet-ski »

³ Nubar Nubarian ou Nubar-Pacha (1825-1899), "premier" Premier ministre d'Égypte (1878-1879, 1884-1888, et 1894-1895) ; cf. http://en.wikipedia.org/wiki/Nubar_Pasha

⁴ Ibid, Tome II, Chap.22, pp.163-169

⁵ Allusion à un voyage que dut faire autrefois Mme Nubar-Pacha

⁶ Une intention semble-t-il très romantique !

⁷ Qui peut se traduire « je vous en remercie de tout cœur / je vous en suis extrêmement reconnaissant ». En arménien conventionnel, on devrait plutôt écrire : « Métsapès (beaucoup) Chénoragal (gracieusement redevable) em (je suis) » [vifs remerciements à Ared Misirliyan pour cette traduction et son explication sémantique]

⁸ Du style de Tacite, selon lequel « l'analyse est équilibrée et le style d'une saisissante concision » ; cf. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Tacite>

⁹ Signifiant « gratté de nouveau », pour désigner un manuscrit écrit sur un parchemin préalablement utilisé, et dont (à cause de la rareté du support) on a fait disparaître les inscriptions pour y écrire de nouveau ; cf. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Palimpseste>

¹⁰ Livre imprimé dans la période comprise entre le début de l'imprimerie occidentale (Gutenberg), vers 1450, et la fin du premier siècle de la typographie, en 1501 ; cf. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Incunable>

¹¹ Fine épée à la garde élaborée que l'on porte en habit de ville

¹² Partie découpée et tombante de l'arrière de la veste ou du manteau, comme la queue-de-pie

¹³ Roi d'Arménie, ayant régné de 6 à 12 après JC

¹⁴ Ou Moïse de Khorène (410-490), historien, poète, grammairien arménien ; cf.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Mo%C3%AFse_de_Khor%C3%A8ne

¹⁵ Mithridate V Évergète, roi du Pont de 150 environ à 120 av. J-C

¹⁶ Le Pont est un royaume antique situé sur la côte méridionale de la mer Noire, celle-ci étant anciennement appelée Pont-Euxin par les Grecs, d'où le nom d'empire du Pont ; cf.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Royaume_du_Pont

¹⁷ Signifiant « partir ou s'enfuir subrepticement »

¹⁸ Signifiant « en état d'extrême faiblesse due à la vieillesse »

¹⁹ Ibid, Tome II, Chap.24, p.214

²⁰ Fonds DDF, cote I001

²¹ Moïse de Khorène, ou Movsès Khorenatsi (410-490), historien et poète arménien du Vème siècle, « père de l'histoire arménienne ».

http://fr.wikipedia.org/wiki/Mo%C3%AFse_de_Khor%C3%A8ne

²² Roi d'Arménie, ayant régné de 6 à 12 après JC

http://fr.wikipedia.org/wiki/Tigrane_V_H%C3%A9rode